

Sur l'autre rive : Cyril Teste au défi de Platonov

Dans la foulée de La Mouette, le metteur en scène s'attaque à la pièce de jeunesse de Tchekhov dont, entre théâtre festif et cinéma au premier plan, il parvient à révéler les enjeux troublants d'actualité.



Photo Simon Gosselin

Dans l'expérience d'un spectateur, il est toujours curieux, pour ne pas dire intrigant, d'observer des concordances formelles entre deux spectacles. Surtout lorsque les artistes respectivement à la barre de l'un et de l'autre usent depuis plusieurs années d'un langage scénique similaire. Il y a quelques mois, Julien Gosselin ouvrait son *Extinction*, présenté au Printemps des Comédiens, puis au Festival d'Avignon, par un set électro de plusieurs dizaines de minutes où, dans une ambiance tumultueuse qui, à elle seule, et grâce au renfort des spectateurs spontanément présents sur scène, repoussait les limites du théâtre, une caméra omnisciente permettait, de proche en proche, de détacher les individualités de la masse humaine. Dans *Sur l'autre rive*, qui, après sa création à Bonlieu, filera au Printemps des Comédiens, puis en tournée, Cyril Teste inaugure lui aussi sa « variation théâtrale » librement inspirée du *Platonov* de Tchekhov par une fête. Grâce à la présence de plusieurs dizaines d'amateurs enrôlés au préalable, elle prend rapidement la forme d'une garden party, où une caméra, purement subjective, cette fois, puisqu'elle se trouve en train les mains d'un seul personnage, scrute et épie les invités en pleines mondantités. À partir d'un vecteur

quasiment identique, où s'impose également une mini-scène mobile qui accueille un musicien-chanteur live devant des néons horizontaux, les deux metteurs en scène vont pourtant emprunter des directions différentes : là où Julien Gosselin se servait de la fête comme d'une simple rampe de lancement pour plonger dans les oeuvres combinées de Bernhard, Schnitzler et von Hofmannsthal, Cyril Teste l'utilise comme un bain, une colonne vertébrale, qui héberge et tente de structurer la tragédie tchekhovienne.

Cette fête en grande pompe, c'est évidemment celle que donne Anna, la maîtresse des lieux sur la sellette. Menant grand train, alors qu'elle est, comme souvent chez Tchekhov, criblée de dettes, la jeune veuve reçoit une constellation d'amis, aristocrate déchu ou riche propriétaire foncier, marchand ou voleur, médecin ou banquier. Parmi eux, l'un attire davantage les regards, et la lumière, que les autres : Platonov – que Cyril Teste surnomme Micha –, un instituteur rural qui, malgré la présence de sa femme, Sacha, se montre volontiers aussi cynique que séducteur. Au long des agapes, se révèlent, de discussion en discussion, d'entrevue en face-à-face, les relations complexes qui sous-tendent cette micro-société où, à l'échelle d'un groupe, sont reproduites nombre de lignes de force beaucoup plus globales. Avec l'argent comme nerf de la fête, à ce point omniprésent dans les bouches et entre les mains qu'il en devient écoeurant, les individus semblent pris dans des liens où l'attraction le disputerait à la répulsion, où le passé qui, comme toujours chez Tchekhov, ne passe pas viendrait tourmenter un présent sans avenir, où les sentiments anciens viennent nourrir les rancœurs actuelles, où les classes s'affrontent autant que les générations, où la volonté de vengeance sociale des uns n'a d'égal que le ressentiment amoureux des autres. Malgré une adaptation qui resserre drastiquement l'oeuvre d'origine, Cyril Teste réussit parfaitement à faire émerger ces multiples enjeux au milieu de cette soirée où, l'alcool aidant, le précipice de la décadence n'est jamais loin. Même si la profondeur des personnages tchekhoviens s'en trouve rabotée, si leur épaisseur n'est pas celle, splendide, de Platonov, le metteur en scène semble mû par un principe d'efficacité qui, une fois la confusion des débuts dissipée, tend vers une limpidité à la fois dramaturgique et scénique. Sa maîtrise technique, qui, comme toujours chez lui, permet une irruption sans aucun accroc de la vidéo, génère également une remarquable fluidité au plateau et parvient à finement refléter l'ambiance de ces fêtes où, minute après minute, interlocuteur après interlocuteur, l'on picore des bribes d'informations jusqu'à reconstituer l'ensemble du puzzle. Encore en phase, logique, de montée en puissance au soir de la première, cette atmosphère festive, où les amateurs annéciens se fondaient avec une étonnante aisance, est aussi dopée par le jeu engagé des comédiennes et des comédiens qui, d'Émilie Incerti Formentini, en jeune Nikolaï féminisée et écorchée, à Olivia Corsini, en Anna tourmentée, de Vincent Berger, en Platonov versatile, à Mathias Labelle, en Sergueï délaissé, donnent une couleur particulière à chacun des personnages, sous l'oeil sans concession de la caméra.